

Paris qui Chante

REVUE HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉE



ABONNEMENTS

PARIS & DÉPARTEMENTS

Un an - 13 fr. - Six mois - 7 fr.

ÉTRANGER.

Un an - 19 fr. - Six mois - 10 fr.

POULIN

RÉDACTEUR en CHEF.

ADMINISTRATION, 106, Bd St Germain, PARIS.

LES ELKS, créateurs du KICKAPOO, et leur troupe



LE KIKAPOO

DANSE NOUVELLE
crée par les ELKS
AU CASINO DE PARIS

L'art de la danse est aujourd'hui bien différent de ce qu'il fut autrefois. Depuis quelques années, surtout, il a fait de très grands progrès. La souplesse et le charme qui furent les caractéristiques

de la danse d'autrefois sont toujours estimés à leur prix, mais on ne dédaigne pas de les relever par une pointe d'excentricité. On a exhumé d'abord les danses de caractère des





peuples anciens, puis, de complication en complication, la chorégraphie est allée chercher ses modèles, ou du moins ses inspirations, jusque dans les sara-bandes des peuplades sauvages.

C'est ainsi que l'année dernière, deux remarquables artistes américains, les Elks, ont importé en France le célèbre cake-walk, dont le succès fut si rapide et si prodigieux. Le cake-walk n'était autre chose qu'une danse nègre savamment modifiée ; le kikapoo, la nouvelle création des Elks, tire son origine d'une danse indienne.

Chaque soir, au Casino de Paris, une foule enthousiaste applaudit les Elks conduisant au succès leur troupe bigarrée, composée d'authentiques Indiens Sioux et de danseuses anglaises.



A en juger par l'extraordinaire succès des premiers soirs, le kikapoo est appelé à une vogue plus considérable encore que celle du cake-walk.

Il faut dire que cette chorégraphie, si fruste dans son origine, a été fort heureusement modifiée par l'intelligence remarquablement assimilatrice des créateurs : à côté du kikapoo de la scène, dont nos photographies reproduisent le furieux mouvement, les Elks ont créé une danse plus délicate et plus cadencée.

Ce kikapoo, qui conserve néanmoins son rythme entraînant et son allure pittoresque, sera certainement avant la fin de la saison la plus populaire des danses parisiennes de salon.



LE JOYEUX

BARDE BARRIÈRE

Paroles Créé par DRANEM à l'Eldorado.
de BRIOLLET et L. LESIÈVRE Musique de P. CHAUDOIR



Je fais l'métier d'garde-barrière
Dans un'station d'un p'tit pat'lin

DRANEM

PIANO

de fais l'mé-tier d'garde bar-rière Dans un'sta-tion d'un p'tit pat- lin Comme un veau j'riboûl des pau- pières. Lorsque je r'gard' passer un

train. C'est un mé-tier qui je vous l'ju-re Pour moi n'est pas un si- né- cu- re C'est pas drôl' si j'suis a-bru-ti Car le ma- tin, l'jour et la

All^o REFRAIN.
Agitant un drapeau à la façon des gardes barrières

nuît de relèv'mon drapeau Relève mon dra-peau Puis je le ra- bats Rabats aussi tôt En montant

Paris qui Chante

I
Je fais l'métier d'garde-barrière
Dans un' station d'un p'tit pat'lin.
Comme un veau j'riboul' des paupières
Lorsque je r'gard' passer un train.
C'est un métier qui, je vous l'jure,
Pour moi n'est pas un'sinécure,
C'est pas drôl' si j'suis abruti
Car le matin, l'jour et la nuit....
Au Refrain

II
En montant dans l'train un' dam' mûre
Se prend les jup's dans l'marchepied,
Elle tombe sur la figure
En exhibant l'autre côté.
Je m'écri', la voyant inerte :
Pour l'instant la voie est ouverte,
C'est le moment de manœuvrer
Car le disque vient d'se montrer.
Au Refrain

III
Un'vieil' chat'laine, ancienn' grenouille,
Traversait l'passage à niveau.
Ell'm'dit : « D'avant moi, espèc' d'andouille,
Pourquoi faites-vous des signaux ? »
J'lui répons : « Pour l'instant, ma p'tite,
La voie ferrée est interdite;
Un train d'marée est attendu,
Il faut que j'signal' la moru'... »
Au Refrain



Je lui murmur' d'un air candide :
Prenez bien garde aux embranch'ments.

IV
Un soir, attendant ma famille
Qui d'vait venir en train d'plaisir,
Je vois un falot roug' qui brille
Et j'entends un sifflet r'tentir.
Soudain arrive... quelle affaire !
Un train d'bestiaux en sens contraire.
Craignant qu'ma bell' n' ne soit d'dans,
Afin d'éviter l'accident....
Au Refrain

V
Quand près d'un' jeun' fille timide,
Je vois monter un vieux galant,
Je lui murmur' d'un air candide :
Prenez bien garde aux embranch'ments.
Et quand les grues ne trouvn't pas d'place,
Dans le fourgon je les entasse :
En compagnie des autr's colis
Vous s'rez très bien, dis-j' l'air poli.
Au Refrain

VI
Dans l'compartiment des dam's seules,
Deux vieill's cocott's sur le retour
Voulaient se flanquer sur la gueule
Pour régler un' question d'amour.
Comm' le train arrivait en gare,
L'drapeau d'un' main, j'm'avanc' dar'dare
En criant : « J'voudrais éviter
Deux wagons qui vont s'tamponner. »
Au Refrain



J'lui répons : Pour l'instant, ma p'tite
La voie ferrée est interdite.



J'm'écrie en la voyant inerte :
Pour l'instant la voie est ouverte.

DRANEM
Chantant :
LE JOYEUX
GARDE-BARRIÈRE

LA CHARLOTTE

PRIANT NOTRE-DAME

Poésie inédite de JEHAN RICTUS



AVERTISSEMENT

LA « Charlotte » existe bien réellement. Les portraits que nous en publions sont authentiques.

C'est une de ces pauvres filles qui, chaque soir, battent le pavé parisien pour exercer leur triste métier.

Chacun sait que l'existence de ces malheureuses est un enfer imaginable, mais, tout en les plaignant, on les condamne sans réfléchir aux causes qui ont pu déterminer leur chute.

Le poète Jehan Rictus, qui s'est fait l'interprète des souffrances qu'endurent les parias de la grande ville, a recueilli les plaintes de la douloureuse « fille de joie » et les a fixées dans le poème ci-contre. Nul avant lui n'a été plus loin dans la pitié et dans la vérité, et c'est en leur prêtant leurs locutions, leur argot exacts qu'il fait parler ses personnages.

En lisant cette étrange prière, on se rendra compte qu'on peut faire de la beauté avec de l'ordure et que, contrairement à l'opinion reçue, tout bon sentiment n'est pas effacé dans le cœur de ces malheureuses, si noire et si profonde soit la douve où elles ont roulé.

Aussi pardonnez-moi d'avance
Si c'est à la flanc que j'vous prie.
A qui que j'dirais ma souffrance,
Sinon à Vous, Vierge Marie ?

Voyez, cett'nuit, c'est Réveillon,
On voit passer qu'des rigoleurs
J'gueul'rais « au feu » ou « au voleur »,
Qu'personne il y f'rait attention.

On croirait qu'c'est la Saint-Poivrot,
Tout brill', tout flambe, tout reluit
Les restaurants et les bistros
Y z'ont la permission d'la nuit

R'gardez, on n'pens'qu'à croustiller
Ya plein d'mond' dans les rôtiss'ries,
Les épic'mards, les charcut'ries,
Et ça sent bon l'boudin grillé.

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne scay ; oncques lettre ne leux
Au moustier voy-dont suis parroissienne,
Paradis painct ou sont harpes et lux,
Et ung enfer ou damnés sont boullux.
L'ung me faict paour... l'autre joie et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Déesse
A qui pécheurs doibvent tous recourir,
Comblez de foy... sans faincte ne paresse
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

FRANÇOIS VILLON.

(Ballade que fist François Villon à la requeste de sa mère
pour prier Notre-Dame.)

Seigneur Jésus ! Je pense à Vous !
Çà m'prend comme ça... gn'ya pas d'offense.
J'suis mort' de froid... j'me quiens pus d'bout
Ce soir encore j'ai pas eu d'chance.

Et Vous aussi, Vierge Marie !
Sainte-Vierge, Mère de Dieu,
Qui pourriez croire que j' vous oublie,
Ayez pitié du haut des cieux !

J'suis là, Saint-Vierge, à mon coin d'rue
Où d'pis l'apéro j'bats la s'melle
J'suis qu'eune ordur'.. qu'eun' fill' perdue
C'est la « Charlotte » qu'on m'appelle.

J'sais qu'avant d'Vous causer p'remière
Eun' femm' qu'est pus bas que l'ruisseau
Devrait conobrer ses prières....
Mais y n'm'en r'vient qu'des p'tits morc aux





Chacun bouffe en famill' ce soir !
On m'fil' sous l'blair avec des litres
Des pains d'quat livr's, des assiètt's d'hurtres :
J'en ai la crisper aux deux mâchoires !

Y a plein d'soldats qu'est d'permission ;
J'suis veuve moi, Vierge Marie,
Mon « P'tit » il est en Algérie
Rapport à ses condamnations !

Et m'v'là d'pis hier sans un client,
J'suis fauchée à mort, vous savez !
Et par ce frio, su' l'pavé
Je flageole et je claqu' des dents !

Si j'entrais m'chauffer à l'Église
On m'f..... dehors, c'est couru,
Ça s'voit trop que j'suis fill' soumise.
(J'Vous d'mand' pardon, j'viens d'dire : fou... !)

Oh ! Vierge Marie *plein de grâce*,
R'gardez comme j' suis arrangée,
J'suis vert' de n'avoir rien mangé
Et mes pognets sont qu'eun' crevasse !

N'est-ce pas que Vous êt's pas fâchée
Qu'eun' fill' d'amour plein' de péchés
Vienn' tout d'un coup vous supplier
D'pis l'temps qu'a Vous a oubliée....

Allez, c'est pas des boniments,
J'vous l'jur, c'est vrai, *Vierge Chérie*,
Malgré comm' ça qu'j'ay' fait la vie,
J'ai pensé à Vous bien souvent.

Et ce soir encor j'me rappelle
L'temps où j'allais à Vo' chapelle
Que j'suivais le mois de Marie
Et que j'étais pas eune impie !

Autour de Vous y avait qu'des cierges,
D'la verdur', des fleurs, du lilas !
Et Vous me r'luequez, Sainte-Vierge,
Avec Vo' Trésor su' les bras !

Pour sûr que vous étiez jolie
Comme eun' Reine, comme un Miroir !
Et c'est vrai que j'Vous r'vois ce soir
Avec mes yeux de gosseline.

C'est comm' si que j'y étais... parole !
Seul'ment c'est pus comme à l'école,
Mes pauvs' callots ce soir, Madame,
Y sont rougis et pleins de larmes !

Car si vilaine et si infâme
Que j'sois, j'en suis pas moins en chair.
Y a pas si longtemps que j'suis femme,
Et déjà j'ai trinqué dur et cher !

Mignarde et commençant la vie,
J'ai connu qu'la dèche et les coups,
La doche à crans, l'dab toujours saoul,
Les frangin's déjà affranchies.

Et si comm'ça j'ai mal tourné
Y a eu d'la faute à mes parents
Qui m'emmenaient chez des Messieurs,
J'avais seul'ment pas commugnié.

Vierge qui régnèz dans les Cieux,
Essterminez-moi si je mens !
Et d'pis ça n'a fait qu'embellir,
Ça n'a été que d'pire en pire.

Passe encor les muffs mal polis,
Les poivrots, les fous, les vicieux,
Pass' de risquer des maladies,
Pass'que ça c'est l'méquier qui l'veut !

Mais tout l'temps les coups, l'engueulade,
Pour des riens, l'pagnier à salade !
La Tour, Saint-Lago, les Méd'cins !
Toujours être gibier d'argousins !

Et même jamais l' nécessaire :
Et toujours, toujours la misère,
Et tout l'temps, tout l'temps, comm' ce soir,
La crevaisson sur le trottoir !

Ah ! ya un an j'tais cor gironde,
Mais à forc' comm' ça de malheur
J'ai pus d'beauté... j'ai pus d'fraicheur,
On me l'a mangée... tout l'monde !

Ah ! si on pouvait r'faire sa vie !
Si dès qu'on tette on avait l'choix,
Soyez tranquille, *Vierge Chérie*,
Personne y vourait fair' comm' moi.

Mais quoi fair' ? Quoi faire à présent ?
D'abord on est p... dans l'sang !
Et pis se r'mettre à cravailler,
L'ouvrâgè est pas si bien payée !

Mais malgré tout si on l'vourait
Pensez-vous qu'ça réussirait ?
Ya les copin's, ya les marlous
Et les « mœurs » qu'est là pour un coup !

Y vous guett'nt, y vous crucifient,
C'est qu'des carnes, des t..., des chameaux !
(Oh ! ess'cusez, Vierge Marie,
J'crois qu'j'ai cor dit un vilain mot !)

Aussi, Saint'-Vierg', si vous vouliez,
Cett' nuit où vot' Jésus est né,
Essayer quelque chos' pour moi ?
Vous n'avez qu'à r'muer le p'tit doigt !

J'vous d'mand' pas des chos's pas honnêtes,
Vierge Mère du Rédempteur,
Fait's seul'ment que j'trouve et ramasse
Un port'-monnaie avec galette
Perdu par un d'ces muffs qui passent.
A moi plutôt qu'au balayeur !

Yaurait-y d'dans qu'un larantqué
Ça m'permettrait d'aller m'planquer,
Ça m'donnerait d'quoi attendre à d'main
Et m'enfoncer dix ronds d'boudin !

Ou alorss, si vous pou'ez pas
Ou refusez, Vierge Marie,
Vous allez m'trouver ben hardie,
Mais aidez-moi à sauter l'pas !

Et pis prenez-moi avec Vous !
Emm'nez-moi dans le Paradis
Ousqu'y fait chaud, ousqu'y fait doux,
Où pus jamais je f'rais la vie.

Et comme y doit gn'avoir du ch'min,
Si des fois Vous Vous sentiez lasse,
Vierge Marie pleine de grâce !
D' porter à bras Notre-Seigneur !
Un enfant c'est lourd à la fin !

Vous me l'repass'rez un moment
Et moi je l'port'rai à mon tour
Sans le laisser tomber par terre,
Comm' je faisais chez mes parents
Quand, par toutes les rues du faubourg,
Je balladais mes petits frères.....

JEHAN RICTUS.



C'EST GENTIL D'ÊTRE VENU



Paroles

de BELHIATUS

Polka marche.

PIANO



Musique

de LUCIEN DEL.



Chansonnette vécue
créée par V. LEJAL.

L'autre jour, à deux heures du matin, A ma sonnette on carillonne; C'était mon cousin d'Chamber-tin, Sa
femmes trois gosses et sa bonne! Il m'dit: Tu vois, j't'a-vais promis De ve-nir un jour te sur-prendre, Mais jus-qu'à pré-sent j'a-vais r'mis;
PARLÉ.
T'es content, hein, dis, A lex-an-dre? D'puis l'temps qu'on s'était vu C'est gentil d'être ve-nu! Chaque fois qu'vous pourrez v'nir Canous fra bien plai-
sivez.
- sir D'puis l'temps qu'on s'était vu C'est gentil d'être ve-nu Chaque fois qu'vous pourrez v'nir Canous fra bien plai-sir.
al Coda.

COPYRIGHT.

Tous droits d'exécution et de reproduction réservés.
Répertoire LEJAL. En dépôt: 1, passage de l'Industrie, Paris.

Cl. phot. propriété du journal.

BERTIN

II

Alors on défait tous les lits,
On install' des mat'las par terre ;
Sur un tout neuf on couch' les p'tits,
Sur un vieux le père et la mère ;
Avec ma femm' la bonn' se met
Et moi sur le tapis j' m'arrang' ;
« Bonn' nuit, mon vieux ! » que l'cousin

Mais dis donc p' t' êtr' que çat' dérange ? »

PARLÉ. — Mais pas du tout, voyons...
(Se frottant les reins.) — Refrain.

III

L' mat'las des goss's à l'inspection
L' matin était comme un' lessive ;
L' cousin m' dit : « N' fais pas attention,
Tous les jours chez nous ça arrive. »
« Puisque te voilà d'bout qu'i m'dit,
Mon vieux, nous avons l'habitude
D' prendr' le café au lait dans l' lit,
Ça va vous être un' servitu je... »

PARLÉ. — Mais pas le moins du
monde, mon cousin... (Il moud le café.)
Refrain.



Mais pas le moins du monde,
Mon cousin... (Il moud le café.)

IV

Au bout d' huit jours un beau matin,
Ayant plein l' dos d' tout' la famille,
Pour qu'ils s'en r'tourn'ent à Chamber-
J' dis au cousin : « Mon cher Camille, [tin
Ta bell' mèr' qui gard' la maison
Doit bien s'ennuyer et va s' plaindre. »
Il m' dit : « Ma foi oui, t'a raison,
J'vais lui écri' de v'nir nous r'joindre. »

PARLÉ. — Ah ben ! il n' manqu'rait
plus que ça, la belle-mère ! Mais
comment donc, cette pauvre vieille !
Il rit à contre-cœur.) Refrain.

V (en bis)

Les goss's criant dans l'escalier
Et croyant que j' sous-louais des pièces,
On m'ficha congé par huissier ;
Alors le cousin fit ses caisses.
En partant il me dit : « Mon vieux,
Faut qu' tu déménag's, c'est un' veine ;
Prends plus grand qu' ça pour qu'on

Quand nous r'viendrons l'année pro-
[chaine.

PARLÉ. — Entendu, au revoir... (mon-
trant le poing.) Refr. final, derniers vers :
Mais quand ils vont r'venir,
Ah ! c'que j'vais les sortir !



Ah ben ! il n'manqu'rait plus qu'ça !



Entendu, au revoir !

L'ENFANT DU MIRACLE

Comédie-Bouffe en 3 Actes

PAR MM. PAUL GAVAUT & ROBERT CHARVAY

Représentée au Théâtre de l'ATHÉNÉE

(Suite. — Voir les N^{os} 46, 48, 49, 50, 51, 52 et 53.)

PAULINE.

Vous croyez ?

CROCHE.

J'en suis sûr !

PAULINE.

Eh bien, c'est M. Georges Durieux !

TOUS.

Lui !

CROCHE, lui serrant la main.

Merci, Pauline, merci ! Vous êtes le premier couturier de Paris... Je vous enverrai des clientes...

BERTHE.

Vous nous rendez un service énorme.

PAULINE.

Moi !

CROCHE.

Vous ne pouvez pas comprendre.

ÉLISE.

Ainsi, M. Durieux ne fait pas le tour du monde !

CROCHE.

Non, madame, non, il est à Paris !... Et Pauline va nous donner son adresse.

ÉLISE.

Pourquoi faire ?

CROCHE.

Vous le demandez ? Mais pour le prier de venir immédiatement.

ÉLISE.

Je ne le recevrai pas.

CROCHE.

Il vous doit des explications.

ÉLISE.

Je ne veux rien entendre !

CROCHE.

Comment !... Il est à Paris et vous ne voulez pas le voir ?

BERTHE.

Il est impossible...

ÉLISE.

Non !

CROCHE.

Veuillez réfléchir, madame... (S'arrêtant et allant à Pauline.) L'adresse ?

PAULINE.

21, avenue Reille.

CROCHE.

Merci, cher monsieur. Nous passons l'éponge sur cet incident, nous vous savons un gré infini pour vos renseignements, et nous ne vous retenons pas.

PAULINE.

Je crois comprendre que mon départ serait opportun... Mesdames, je suis votre serviteur infatigable. (A Élise.) Merci de votre pardon, madame... Je rêve à des modèles qui achèveront de me justifier.

BERTHE, accompagnant Pauline.

Vous avez été ému ?

PAULINE.

J'ai eu peur de Waterloo... Ce n'était que Tilsitt.

Il sort.

SCÈNE XI

CROCHE, ÉLISE, BERTHE puis BAPTISTE.

CROCHE.

Vous ne parliez pas sérieusement, tout à l'heure, n'est-ce pas ?

ÉLISE.

Très sérieusement. M. Durieux s'est moqué de moi...

BERTHE.

Tu n'en sais rien, ma chérie. Il est possible qu'il te donne d'excellentes raisons.

CROCHE.

En tout cas, vous m'autorisez, n'est-ce pas, à lui écrire ?

ÉLISE.

Je ne vous autorise à rien.

CROCHE, désespéré.

Ça, alors, c'est la fin de tout !

BERTHE.

Voyons, ma chérie, ne te laisse pas aller à tes nerfs. Prends le temps de la réflexion.

ÉLISE.

Je ne le reverrai jamais de ma vie !... jamais !... jamais !

BAPTISTE, entrant et annonçant.

M. Georges Durieux.

Un temps.

TOUS.

Hein !

ÉLISE, après une longue hésitation.

Je n'y suis pas.

CROCHE, à part.

Perdu !

BERTHE.

Mais c'est de la folie !

BAPTISTE.

M. Durieux prévient madame que si madame ne le reçoit pas, il reviendra de deux heures en deux heures, pendant dix mois, jusqu'à ce que madame ait changé d'avis.

ÉLISE, souriant.

Quel enfant !... (Mollement.) Je n'y suis pas.

CROCHE, à part.

Sauvé !

BERTHE.

Je te quitte, ma chérie. Démétrius doit s'implanter. A ce soir ! (Bas, en l'embrassant.) Pardonne-lui... Pense à tout le monde !

ÉLISE.

A ce soir.

Berthe sort

CROCHE.

Je vous laisse (A Berthe.) Au revoir. (Affectant de se parler à lui-même.) Joli mobilier ! Belle succession ! (Il sort. Rouvrant la porte.) Dix millions !

Il sort définitivement.

SCÈNE XII

ÉLISE, BAPTISTE, puis GEORGES.

ÉLISE, à Baptiste.

Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

BAPTISTE.

J'attends que madame m'ait dit si elle reçoit M. Durieux.

ÉLISE.

Mais certainement !

BAPTISTE, ahuri.

Ah... bien, madame !

Il sort.

ÉLISE, à elle-même.

Il faut, n'est-ce pas ?... Alors...

(A suivre).

PLAINTÉ AMOUREUSE

AIR TENDRE
DU XVIII^e SIÈCLE (1756)

Remis au jour et harmonisé par PAUL VIDAL

J'ai trouvé ce délicieux Air tendre dans un recueil du XVIII^e siècle.

Les paroles en sont très naïves, d'une naïveté qui confierait parfois à l'obscurité. La première strophe doit être comprise ainsi: «Après la trahison de mon berger, on peut s'attendre à tout! La Seine n'arrosera plus Paris, les roses pousseront en hiver».

Les doubles mordants doivent être exécutés rapidement, légèrement, de façon à supprimer le moins possible la valeur de la note principale. Le principal effet sera de dire le refrain « Ah! mon berger » avec un découragement croissant, d'une voix de plus en plus brisée.

PAUL VIDAL.

Andante con moto
Tendrement.

CHANT.

Ah! mon ber - ger, Vous a - vez pu chan - ger!

PIANO.

p

1. Que bien tôt la Sei - ne Prenne un au - tre cours, Que l'hi - ver a -
2. A - près tant de lar - mes, De ser - ments, de soins, A - près tant de
3. De ma tour te - rel le Le don me fût doux Et mon chien fi -
4. L'au - tre jour en - co - re, (O Dieux, j'en rou - gis!) Seule aux champs de
5. Ma pau - pié - re clo - se Dor - mait à des - sein, Vous pri - tes la

Poco cresc.

Poco cresc. *Dim.* *p*

1. me - ne Bien tôt les beaux jours: Ah! mon ber - ger, Vous a - vez pu chan - ger!
2. char - mes Gou - tes sans té - moins:
3. de - le Ne con - naît que vous:
4. Flo - re Je vous at - ten - dis:
5. ro - se Qui ca - chait mon sein:

Dim. *pp*

BLONDINETTE

CHANSON

Créée par

M^{lle} BLONDINETTE DALAZA

PAROLES DE

MUSIQUE DE

GASTON HABREKORN

RAPHAEL POMPILO

BLONDINETTE DALAZA

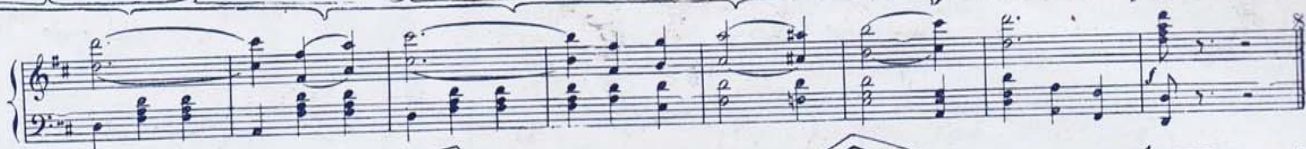


Moderato.



VALSE. REFRAIN.





I

Par un jour de mai parfumé,
Que l'air était tout embaumé
Et chantait à tout cœur d'aimer,
Ce jour-là, nous nous rencontrâmes.
Espérant, jeunes amoureux,
Qu'il existait des temps heureux.
Nous fîmes le serment tous deux
De n'avoir qu'un cœur pour deux âmes.

AU REFRAIN.



II

Pendant deux trop courtes saisons,
Ma Blondinette, nous avons
Chanté les plus tendres chansons
Que l'amour fait éclore aux lèvres,
Mais, les refrains en étaient courts
Peut-être plus que nos amours,
Car on ne peut avoir toujours
Au cœur des sensations de fièvres.

AU REFRAIN.



III

Aujourd'hui ton cœur est vendu!
Où donc es-tu? que deviens-tu?
Ton amour à jamais perdu,
Vers quelque autre a-t-il fait fortune?
Moi, je songe dans ma douleur,
Qu'à jamais tu brisas mon cœur,
Et je pleure sur mon bonheur
Qui n'a duré qu'un clair de lune!

REFRAIN.

Blondinette,
Si simplette,
Qu'as tu fait de mon bonheur?
Des ivresses,
Des tendresses
Que te prodiguait mon cœur,
Oui, tout passe,
On se lasse,
Même de se trop chérir,
Bien trop vite
On se quitte
Pour quelque jour en souffrir.



L'ÂME DE LA TERRE

Chanson
interprétée par l'Auteur

Poésie de
GASTON HABREKORN

Musique de
MARCEL LEGAY



MARCEL LEGAY

Moderato.

PIANO

FIN. Vieux pa-y-san, j'ai me ma

ter-re, Comme u-ne mè-re son en-fant. De bon-heur, il n'en est plus guè-re, Pour

moi que d'ar-pen-ter mon champ, Nous eûmes nos jours de souf-fran-ce, Nos jours de joie et de so-leil, Au mien son bon-heur est pa-

reil — Quand elle en-fan-te l'a-bon-dan-ce

Refrain.

Quand s'é-lèvent les ou-ra-gans, Que ru-git le ton-

ner-re, d'é-cou-te les tris-tes ac-cents, Les plain-tes, les gé-mus-se-ments De l'â-me-de-la ter-re.

COPYRIGHT.

Tous droits d'exécution et de reproduction réservés,
CHANSON MODERNE, 50, faubourg Saint-Denis, Paris.

Cl. phot. propriété du journal.



*La graine en son corps enserrée
Éclate et vient percer son flanc*

II

En hiver, quand sa face dure
Se recouvre de linceuls blancs,
Elle se plaint, elle murmure,
Semblant invoquer le printemps ;
La graine en son corps enserrée
Éclate et vient percer son flanc,
Comme un enfant impatient
Fait à la mère torturée. .

REFRAIN :

Quand la neige fond par les champs,
Sous un soleil prospère,
On entend les tendres accents
Et les mâles gémissements
De l'âme de la terre.



COPYRIGHT.



III

Alors c'est un manteau splendide
Qui recouvre ses flancs meurtris,
Et déjà l'on entend timide,
Une voix sortir des épis.
Sous le vent berçant leur parure
Ils semblent, dans leur maje té,
En se courbant avec fierté
Saluer la grande nature !

REFRAIN :

Car tout rayonne à travers champs,
Sous le printemps prospère,
Et l'on entend, à tous instants,
Vers les cieus monter les doux chants,
De l'âme de la terre.



*En se courbant avec fierté
Saluer la grande nature !*

IV

Puis, c'est un hymne d'allégresse,
Cris de cigales, chants d'oiseaux,
Le grain est mûr, l'épi se dresse
Pour mieux s'offrir aux rudes fatx ;
Elle fait don de sa parure,
Du trésor par elle enfanté
Et pour nourrir l'humanité
Elle souffre qu'on la torture.

REFRAIN :

Alors narguant les ouragans,
Elle est heureuse et fière ;
Qu'importent tempêtes et vents,
Ils sont doux les gémissements
De l'âme de la terre



Cl. ph. t. propriété du fou

*Ils sont doux les gémissements
De l'âme de la terre.*

